

Le Pont-Neuf

Mélissa Grégoire

Numéro 2, automne 2003

Jan Patočka

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2246ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grégoire, M. (2003). Le Pont-Neuf. *Contre-jour*, (2), 45–52.

Le Pont-Neuf

Mélissa Grégoire

«Et pour vous? Qu'est-ce qu'on vous sert?», dit le serveur du café en s'avançant vers Rose Caron. Elle leva aussitôt les yeux de son journal qu'elle faisait semblant de lire pour se donner une contenance et lui répondit ce qu'elle avait souvent entendu dire ici, mais qu'elle n'avait pas osé prononcer encore : «Un petit café crème, s'il-vous-plaît!» Le serveur la taquina avec son accent : «Et un petit crème pour la Canadienne!» Elle aurait voulu disparaître sous la table, mais elle se réfugia, en fronçant le sourcil, dans le gros titre du journal : «Chirac pour la paix!» C'était la première fois qu'elle mettait les pieds dans ce café depuis le début de son voyage. Elle n'avait jamais osé avant parce que c'était trop intimidant d'entrer dans le café que fréquentait Paul Babin quand il venait à Paris. C'était *son* café, il le disait à tout le monde dans le milieu, et y mettre les pieds c'était carrément lui faire un aveu. C'était comme lui dire : «Je vous cherche, monsieur!» Mais Rose ne risquait rien. C'était l'été et Paul Babin ne venait pas à Paris l'été. Il y faisait une chaleur écrasante, les gens se baignaient les pieds dans la Seine, ça puait, ça sentait le chien mouillé, l'air était pollué. On avait parfois l'impression que Notre-Dame allait s'écrouler tant c'était insupportable. Non, il n'y avait aucun risque : Babin, lui, passait confortablement ses étés à la plage, sur les côtes du Pacifique. Mais Rose éprouvait quand même une nervosité à être là, un drôle de sentiment à vrai dire; elle se sentait coupable parce qu'elle avait franchi le territoire de son ancien amant, mais en même temps cela la remplissait d'une joie qui la terrifiait : c'était son café.

Il s'était peut-être déjà assis sur cette chaise, il avait cent fois apprécié le point de vue qu'on avait d'ici sur Paris, il avait peut-être parlé avec ce serveur qui revenait vers elle, avec son plateau.

En déposant la tasse devant elle, le serveur lui demanda pour combien de temps elle était à Paris et, sans trop s'en rendre compte, Rose lui raconta un mensonge : « Je suis là pour un mois ». Alors il la regarda, sensible à la façon dont elle le regardait, comme s'il avait voulu lui dire quelque chose de la plus haute importance, puis il accoucha finalement de cette remarque : « Quel bel accent canadien vous avez ! » Le soleil plombait sur le Pont-Neuf, en face du café. C'était quatre heures de l'après-midi. Rose plissait le front, les yeux, puis contemplait les formes humaines qui se déplaçaient lentement sur le pont, dans l'éclatante lumière. Le serveur se retourna pour voir ce qu'elle regardait, à présent, qui rivalisait avec lui, mais il ne voyait rien d'anormal sur le quai : « C'est une belle journée, n'est-ce pas ? » Malgré les clients qu'il avait à servir, il restait immobile près de la touriste qui devait bien avoir une vingtaine d'années. Il feignait de s'intéresser à ce qu'elle observait frénétiquement et la regardait un peu de côté. Il la trouvait mignonne, malgré son teint pâle. Elle avait une fraîcheur, des joues saillantes, des cheveux clairs en toque qui luisaient au soleil et de toutes petites mains qui lui faisaient penser à des mains d'enfant. Intimidée, Rose se mit à fouiller dans son sac, espérant y trouver quelque chose de plus intéressant que les journaux étrangers et sur quoi elle pourrait se concentrer. Elle prit le guide *Michelin* et, heureusement, quelqu'un sur la terrasse rappela le serveur à l'ordre : « Alors, ça vient ce croissant ? Je n'ai pas toute la journée ! » Elle ouvrit le guide sans regarder les pages, en se disant que le dernier lieu qu'elle visiterait avant son départ serait celui sur lequel elle tomberait par hasard : l'église Saint-Julien-le-pauvre. En étudiant le plan, Rose se souvenait d'être passée devant le square de l'église, le premier jour de son arrivée, mais elle avait dû être happée par la majesté de Notre-Dame. Voilà pourquoi elle ne s'y était pas arrêtée. En suivant le parcours avec son doigt, elle se revoyait maintenant tourner le dos au square pour prendre le pont au Double.

« Vous allez revenir, n'est-ce pas ? », lui demanda le serveur d'une voix grave tandis qu'elle réglait l'addition. Puis, en la voyant s'éloigner sur le trottoir dans sa jupe lie-de-vin et son chemisier froissé qui lui faisait une belle poitrine, il s'en donna à cœur joie : « Revenez demain ! C'est promis ? » Rose se retourna, émue par ce type qui s'inclinait devant elle, et le rassura d'une voix forte, qui la

surprit elle-même : « Oui, c'est promis ! » Tandis qu'elle se faufilait entre les flâneurs des quais qui ralentissaient son pas, elle se disait qu'en fin de compte l'audace des hommes de Paris allait sûrement lui manquer. Car, ici, tout passait par la parole : les rêves, les désirs, les idées, les insultes. Cette parole, qu'elle avait trouvée agressive à son arrivée, lui apparaissait aujourd'hui agréable, même nécessaire. Les gens se parlaient dans les rues, sans se connaître, ils engageaient la conversation à propos de tout, de rien. Ils vivaient comme dans un village, pensait-elle. Même qu'ils étaient plus proches que les gens de Saint-Côme, le petit village d'où elle venait. Tout à l'heure, dans le bus qui la conduisait à la Seine, une femme n'avait pas mâché ses mots en s'adressant à un collégien : « Mais qu'est-ce qui vous prend de marcher, comme ça, sur ma robe ? » Et maintenant, devant la terrasse du café, deux garçons marchaient derrière une fille légèrement vêtue et l'abordaient avec un culot qu'aux yeux de Rose seule cette ville pouvait leur donner : « Tu nous fais chaud au cœur ! » La fille souriait aux garçons.

Un bateau-mouche passait sous le Pont-Neuf et remuait l'eau brune de la Seine. Accoudée sur le parapet, Rose observait le jeu des rayons lumineux sur la surface de l'eau et songeait au sourire du serveur. Dans son pays, que les Parisiens appelaient gentiment « le Canada », les hommes, pensait-elle, ne parlaient pas vraiment aux femmes, ou bien s'ils leur parlaient, c'était dans l'espoir de se taire au plus vite, de passer aux choses sérieuses. Certains laissaient les femmes venir à eux, soit par mollesse ou par timidité, puis sautaient comme des loups sur la première venue. D'autres, plus orgueilleux, stockaient leur désir au plus profond d'eux-mêmes, et cet effort était si violent que leurs yeux faisaient peur. L'amour, dans son pays, avait quelque chose de barbare. Ici, c'était une sorte de jeu.

Pour la première fois depuis son arrivée, elle se surprenait en train de flâner sur le pont, en face des saules du Vert galant. Elle se sentait étrange, soulevée par une force semblable à celle qu'elle avait déjà éprouvée il y a longtemps, quand Paul Babin l'aimait encore, quand il lui disait : « Tu ressembles aux Vénus de Titien », ou encore : « Tu es à moi. Je veux que personne ne te touche ». Jamais elle ne s'était sentie autant exister qu'en ce temps-là. Car Babin avait une façon bien à lui d'emberlificoter les femmes : il les mettait à sa main, il les bourrait comme des oies avec ses brillantes paroles, il leur racontait ses voyages à Paris, en empruntant l'accent français, ses nuits de bamboche sur le pont des Arts, ses rêveries sur le Pont-Neuf. Il ne terminait pas toujours ses

phrases et fumait pour mieux réfléchir : « Il faut voyager ». Il jouait à l'amour, mais sans trop de marivaudage. Il disait : « Au diable les préliminaires ! Stupide invention de psy ! L'idée, c'est de parler en même temps qu'on se fait du bien ». Bref, Babin, c'était un curieux mélange de jeu et de barbarie.

Rose se ressaisit un peu. La plongée dans les souvenirs lui avait donné des sueurs froides. Elle avait envie de pleurer, mais en même temps elle avait le sentiment qu'enfin il se passait quelque chose de bien dans sa vie, qu'il fallait affronter le passé tandis qu'il remontait à la surface, qu'elle était sûrement venue ici pour cela. D'ailleurs, pourquoi ne pas avoir dit au serveur qu'elle était ici depuis déjà un mois et qu'elle prenait l'avion le lendemain ? Et pourquoi Paris ne lui avait-il pas fait éprouver dès le début cette force qui lui redonnait le sentiment d'exister ?

Rose repensait à ses premiers jours à Paris. Elle se revoyait dans son corps de vieille fille bougonneuse de vingt-quatre ans. Chaque matin, elle se levait, fatiguée, et grugeait le pain sec de la veille qui était resté sur la table. Elle se disait, en bâillant, qu'elle en avait assez de Paris, des après-midi où il fallait à tout prix visiter quelque chose de culturel : un jardin, un musée, un café célèbre, un monument, un cimetière, bref, tout ce vers quoi Babin l'avait poussée. Un soir, en vidant une bouteille de vin à cinq euros, elle s'était dit, comme pour se consoler d'avoir dépensé tant d'argent, que ce voyage n'était pas complètement perdu, qu'il avait servi à quelque chose. Mais à quoi ? Elle ne pouvait pas le dire.

Un matin, elle avait ouvert les volets du studio qu'elle avait sous-loué dans le XV^e et, en voyant les éboueurs travailler sous la pluie, le marchand de livres ouvrir son kiosque, des gens de toutes sortes entrer dans le *Franc-prix* du coin, elle avait compris que sa place n'était pas ici. Elle était venue à Paris pour se sentir en vacances, pour retrouver le Paris festif de Paul Babin, mais, autour d'elle, elle ne voyait que des gens qui travaillaient.

Mais il n'y avait pas que cela : dès que Rose mettait le nez dehors, elle se sentait automatiquement dépérir. Elle ne pouvait pas faire une seule promenade dans la ville sans avoir mal à la tête, au cœur, au ventre ou aux chevilles. « Il y a des signes qu'on ne peut pas faire semblant d'ignorer », se disait-elle dans sa grande sagesse. En réalité, elle avait un peu honte de se l'avouer, elle sentait qu'elle n'avait pas une grande curiosité intellectuelle.

Bien sûr, en passant par le boulevard Saint-Germain, elle était entrée dans le musée de Cluny, mais n'avait pas ressenti la nécessité de s'asseoir en face de vieilles tapisseries rouge terne qu'on conservait dans une si faible luminosité qu'on ne pouvait presque pas les voir. Elle ne doutait pas un instant que ces tapisseries de la Dame à la licorne étaient des morceaux importants de l'Histoire, mais en promenant son regard sur elles, un seul mot lui venait à l'esprit : « kitsch ! » Ce mot, elle l'avait repoussé aussitôt, en voyant des gens défiler lentement devant elles, comme s'il y avait encore quelque chose de vivant à tirer de ces fleurs, de ces animaux, de ces bijoux, de ce miroir. Que voyaient-ils donc de si extraordinaire qu'elle ne voyait pas ? D'où leur venait cette passion pour l'art ou l'histoire ? Et qu'avait vu Babin dans ces vieilles tapisseries-là ? Elle avait beau écarquiller les yeux, elle ne voyait rien, pas le moindre symbole, elle ne voyait rien de plus que ce qui était visible : un lion menaçant, une dame qui avait l'air terriblement fatiguée et une licorne qui se regardait sourire dans un miroir. « Il n'y a rien d'extraordinaire là-dedans ! » Elle avait jeté un coup d'œil à sa montre, soulagée de voir qu'il était temps de partir, et avait conclu qu'elle ne mettrait jamais un tel tapis dans son salon : « la déprime ! »

Dans le bus, souvent, elle se surprenait à réfléchir : elle cherchait à comprendre ce qui l'empêchait d'être heureuse, ici, dans ce vieux pays réputé pour ses grandes richesses culturelles. Mais les richesses, se disait-elle en regardant les corniches des monuments de pierre, recouvertes de crottes d'oiseaux, n'étaient peut-être pas accessibles à tout le monde. Pourtant, si elle était venue à Paris, n'était-ce pas précisément pour accéder à ces richesses que lui avait vantées Babin, pour accéder à cela qui donnait tant de pouvoir à un seul être humain : les vitraux de la Sainte-Chapelle, la pierre tombale de Marcel Proust, l'atelier de Rodin, l'allée des Brouillards, le musée d'Orsay, le quai d'Anjou où avait vécu Baudelaire, les librairies de la place Saint-Michel ?

Mais maintenant qu'elle était là, au cœur de cette jeunesse vieille comme le monde, tout lui paraissait détestable. Elle avait le sentiment que rien n'était beau, ou plutôt qu'elle était insensible à la beauté des monuments qu'elle voyait, des lieux historiques qu'elle parcourait. D'ailleurs, elle en avait assez de cette Histoire qui recouvrait toute chose, le moindre petit bout de terre qu'elle avait le malheur de piétiner : « Ici est tombé un résistant », « Napoléon est passé sous cet Arc », « Rilke a vécu ici deux ans ». Il n'y avait pas moyen d'avoir la paix. À chaque coin de rue, cette terre lui rappelait qu'il lui faudrait mourir un jour, tout comme ces braves gens qui étaient passés à l'histoire.

Un soir, en ouvrant un sac de croustilles à la moutarde de Dijon, elle avait réussi à se convaincre qu'on ne respirait que l'odeur de la mort à Paris. La mort sortait par les bouches d'air, l'eau des fontaines, la tuyauterie, les sacs de croustilles. Et si Rose Caron ne se lavait plus qu'à la mitaine, ce n'était pas par paresse, ou à la mémoire de ses ancêtres canadiens-français qui ne dépensaient presque pas d'eau, mais parce qu'elle s'imaginait que prendre un bain à Paris, c'était tremper dans les résidus des catacombes où pourrissait, comme elle l'avait lu dans le guide *Michelin*, l'ancien cimetière des Innocents.

Rose fut réveillée par une goutte d'eau qui lui piqua le front. Elle essaya de se convaincre une fois pour toutes que Paris était une ville sale et détestable, une ville à l'image de Paul Babin, et qu'on pouvait s'y briser l'âme, souffrir d'ennui, de solitude, mais un nouveau sentiment, un nouvel esprit gonflait son cœur, malgré elle : tandis que les arbres se balançaient devant les façades de pierre qui bordaient la Seine, elle sentait le soleil sur ses épaules et une petite pluie chaude l'attirer vers l'autre rive. Quelque chose d'ancien et d'agréable ruisselait en elle, mais elle n'avait pas la moindre idée de ce que c'était.

Elle avançait maintenant, le regard libre, vers la cathédrale Notre-Dame dont la façade était un peu rougie à cette heure-là, et ne pouvait s'empêcher de sourire aux gens qu'elle croisait. Il ne lui restait que quelques heures à vivre dans Paris, à respirer l'odeur des livres jaunis que l'on vendait sur les quais, à entendre tous ces gens parler de « Loft story », de la valeur de l'euro, des fêtes qu'on préparait pour le 14 juillet, et elle avait envie de se mêler à eux, de participer à leurs discussions, comme si elle avait toujours vécu dans cette ville, comme si elle n'allait jamais la quitter : « Pardon, madame, pourriez-vous me donner l'heure, s'il-vous-plaît ? »

À présent, elle passait sous les arbres qui donnaient de l'ombre verte aux bouquinistes, elle regardait une femme avec un fichu blanc sur la tête, appuyée contre le rebord de sa fenêtre (Qui était-elle ? À quoi pensait-t-elle ?). Jamais Rose n'avait éprouvé une joie aussi parfaite, aussi paisible que celle qu'elle éprouvait en ce moment. Elle avait l'impression de nager dans les feuilles, la lumière, les arbres, les êtres humains : « Tu es peut-être en train de mourir ? », se disait-elle en souriant, les yeux au ciel.

Mais ce n'était pas ça. Ça ne pouvait pas être l'heure de la mort. Ses yeux redescendaient à la hauteur des gargouilles de Notre-Dame. Certes, cela devait être bon de mourir à Paris, de mourir aux sources, sur la terre des premiers aïeux, mais il fallait peut-être se donner la peine d'habiter un peu plus longtemps cette terre, ne serait-ce que pour raconter aux autres ce qu'on y avait vu et découvert. « Voyager, songeait Rose en regardant le vert foncé des saules avec des yeux un peu fous, sans pouvoir raconter aux autres ce qu'on a vu, c'est comme si on n'avait pas voyagé du tout ».

Alors elle se concentrait sur les petits détails du jour pour ne rien perdre, ne rien oublier, encouragée par sa propre voix qui lui parlait sans cesse, à mesure que son esprit s'ouvrait aux vérités de l'instant, et qui se mêlait au battement du cœur : « Tu es au bout du monde ! Tu es au bout du monde ! Que c'est excitant ! » Comme elle s'en voulait maintenant du temps perdu, des journées manquées à courir après tout ce qui avait ébloui Babin, comme si cela allait enfin lui rendre tout ce que lui-même lui avait pris, sa jeunesse, ses rêves, sa capacité d'aimer, sa confiance dans les êtres, alors que le bonheur était là, flottant dans la lumière, au-dessus de la Seine qui lui rappelait soudain le lac Morin. Elle s'arrêta brusquement, admira les arcs roses du Pont-Neuf et la distance qu'elle venait de parcourir. Une petite lueur lui vint dans les yeux en même temps que le passé surgissait à la surface du fleuve, comme si l'eau brune du lac Morin s'était écoulée jusqu'ici : un jour d'été brûlant, un jour comme tant d'autres où les habitants de Saint-Côme séchaient dans leurs cours d'asphalte, l'oncle Charles, que Rose aimait tant, s'était arrêté devant la maison des Caron avec sa vieille Chevrolet rouge 58 : « On s'en va faire un tour d'automobile jusqu'au lac Morin ! » Elle revoyait son oncle, qui devait bien avoir une trentaine d'années à ce moment-là, chantant par-dessus la voix de Tony Bennett, *I left my heart in San Francisco*, et conduisant à toute vitesse dans les petits chemins de campagne. Elle se souvenait du chemin privé et secret, bordé d'arbres touffus dans lequel il fallait s'engager pour arriver au lac des Morin, ceux-ci ayant accordé à la famille Caron un droit de baignade en échange d'un droit de passage sur ses terres. L'eau brune brillait, ce jour-là, à travers les quelques derniers arbres du chemin et l'oncle Charles, après avoir fait flotter tout le monde dans la voiture sur le grand rêve américain, l'avait fait rire avec son imitation de Maurice Chevalier : « Elle avait de tout petits petons, Valentine... » Les enfants sur la plage s'éclaboussaient de vase, d'algues et de têtards, puis criaient de joie en voyant arriver la Chevrolet rouge, comme si la famille Caron avait été une promesse de bonheur

plus grand. Du haut d'un rocher frappé de soleil, l'oncle s'était jeté dans le lac, précisément là où l'on disait que c'était froid, sombre et creux, ce qui avait été un grand spectacle pour tout le monde et qui, pendant un instant, avait fait trembler d'inquiétude la petite Rose.

Émue par ce souvenir, Rose reprit sa marche, tranquillement, les mains dans le dos, avec cet air un peu rêveur qu'ont les filles parfois quand elles songent à l'amour. Déjà, elle voyait poindre, à sa droite, le clocher de l'église Saint-Julien-le-pauvre dans la lumière du couchant, qui était d'une grande sobriété. Un chœur d'enfants venait d'apparaître et se préparait à donner un concert au milieu du square, des clochards se partageaient les poubelles et de jeunes gens se bécotaient sous les arbres. Un bouquiniste, au coin de la rue, fermait son kiosque et tendit un livre jauni à Rose, le *Journal* de Katherine Mansfield. Peut-être avait-il pris l'habitude de finir sa journée ainsi, en offrant un livre à celui ou celle qui avait le bonheur de passer devant lui à l'heure où il fermait son kiosque ? Elle alla s'asseoir sur un banc du square, ouvrit le livre au hasard et tomba sur cette phrase : « *J'ai vu se lever le soleil. Un ciel suave, couleur d'abricot, traversé de flammes ; puis un rose solennel. Mon Dieu, quelle beauté !* » Un sourire illumina son visage et, pendant que les voix aiguës des enfants montaient lentement dans le ciel, Rose se dit que oui, elle pourrait vivre ici encore un mois, et peut-être plus.